

Lausanne, le 18 mars 1871

Autor(en): **[s.n.]**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande**

Band (Jahr): **9 (1871)**

Heft 11

PDF erstellt am: **22.05.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-181298>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern. Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

CONTEUR VAUDOIS

JOURNAL DE LA SUISSE ROMANDE

Paraissant tous les Samedis.

PRIX DE L'ABONNEMENT :

pour la Suisse : un an, 4 fr.; six mois, 2 fr.; trois mois, 1 fr.

Pour l'étranger : le port en sus.

On peut s'abonner aux Bureaux des Postes ; — au magasin Monnet, place de Saint-Laurent, à Lausanne; — ou en s'adressant par écrit à la Rédaction du *Conteur vaudois*. — Toute lettre et tout envoi doivent être affranchis.

Lausanne, le 18 Mars 1871.

La paix est signée. Quel grand bienfait et que d'âmes soulagées !...

Mais si d'un côté l'on se réjouit, de l'autre on s'attriste en songeant aux conséquences que cette paix aura pour notre bonne ville de Lausanne. Car, qui dit paix, dit départ des internés. Et leur absence va nous laisser un vide immense; une langueur mortelle va s'emparer de la place de la Palud. Ce quartier tout resplendissant d'uniformes, ce quartier où siège un brillant état-major et qui est animé d'un mouvement militaire indescriptible depuis quelques semaines, va retomber dans le silence et la monotonie de la vie civile.

Voyez cependant l'Hôtel-de-ville et le bâtiment voisin : les colonnes, les portes rayonnent d'affiches indiquant les divers bureaux de l'administration militaire de la place, où circulent et se croisent officiers, sous-officiers et soldats. Sur chaque seuil, des factionnaires qui saluent, l'arme aux pieds; sur la place, des chevaux qui piaffent, impatients d'être montés; des cavaliers, porteurs de dépêches, qui partent dans toutes les directions et, par ci par là, des officiers à cheval, suivis de leurs ordonnances. Oh, nous avons souvent admiré celles-ci dans la rigoureuse exactitude avec laquelle elles observent l'étiquette. Comme elles sont habiles à conserver la distance réglementaire! Si le cheval de l'officier prend le trot, celui de l'ordonnance le prend; si le premier s'arrête, le second ne bouge plus. On assure même — ce qui couronne le tout — que si par malheur le cheval d'un officier vient à s'abattre, celui qui le suit s'abat aussi, tant il est imbu de l'obéissance passive et absolue du cheval au service.

Et rien de plus riant, de plus coquet, de plus animé que les brides étoilées étincelant au soleil de mars, que le geste du salut militaire, que le va et vient de tous les grades possibles, qui émaille d'or et d'écarlate la pâle foule des bourgeois.

Tout cela a un caractère imposant et martial auquel il est juste que la société civile cède le pas; celle-ci doit nécessairement reconnaître la supériorité de ce qui, dans ce siècle de guerre et de progrès, doit marcher en première ligne : le soldat, l'épaulette, le sabre, en un mot,

Le sabre de mon père!

Quand on voit tout le mouvement militaire occa-

sionné par l'entrée en Suisse de quelques mille hommes désarmés et inoffensifs, la tête tourne en songeant à ce qu'il en serait si jamais des hommes armés et hostiles venaient à attaquer notre territoire. Aussi nous ne pouvons qu'admirer le dévouement de ceux à qui incombe, dans de pareils moments, une aussi lourde tâche.

Et dire qu'il se trouve encore des gens assez sots pour prétendre que des éraillures ont été faites aux escaliers de nos bâtiments communaux par le trainage des bancals, et qui les déplorent!... Nous respectons autant que personne nos monuments publics, et surtout notre vénérable Hôtel-de-ville; mais il ne faut cependant pas pousser l'amour des antiquités au détriment de l'art militaire.

Un bancal qui ne s'entend point, qui ne trace point de sillon sur le sol, qui ne résonne point de pavé en pavé, n'est pas un vrai bancal: tout ce qui tient au soldat doit faire quelque bruit.

Il y a même des personnes que la rudesse du commandement offusque et à qui la rectitude de l'administration militaire déplaît. On conviendra cependant qu'on ne peut être reçu dans les bureaux d'un état-major avec la même affabilité qu'au foyer d'un père hospitalier. Un ton sec, brusque au besoin, des réponses laconiques et qui s'accroissent militairement au passage dans la moustache, voilà ce qui caractérise le troupière et forme la base d'une bonne discipline.

Le ton doucereux n'appartient qu'aux banalités de la vie civile.

Aussi, un officier, n'aurait-il fait que les campagnes de Bière, d'Yverdon, de Beaulieu ou de Thoun, qu'il doit avoir l'air d'être un des vétérans d'Austerlitz, de Waterloo ou de la Moskova.

On est allé jusqu'à dire qu'on abusait des soldats français en leur faisant faire des exercices, et qu'on s'amusait avec eux comme l'enfant avec des soldats de plomb. L'observation est des plus ridicules. Pourquoi ne pas profiter de ce qu'on a sous la main pour entretenir le feu militaire sacré, dont tant de personnes sont si heureusement douées?... Pourquoi ne pas saisir l'occasion, alors qu'elle se présente si belle, alors que tant de soldats si obéissants et si soumis nous arrivent par milliers?....

Quoi de plus beau, par exemple, que la belle promenade des internés à Lavaux?... A leur départ, tout Lausanne avait les yeux fixés sur cet événement; toute la population formait la haie au pas-

sage du cortège, réellement féerique par la variété des uniformes :

Quatre gendarmes français à cheval,
Un officier suisse,
Un sapeur vaudois,
Trois tambours du pays,
Demi-compagnie de grenadiers du canton,
Demi-compagnie de mousquetaires de chez-nous,
Demi-escadron de chasseurs d'Afrique,
La ligne, aux pantalons rouges,
Les moblots,
Deux hussards,
Un piquet de gendarmes.

La plupart de ces soldats toussaient. Mais la vue du lac et les tons chauds du paysage les guérèrent.

Nous gardons un riant souvenir de cette belle journée dont on parlera sous le chaume pendant bien longtemps.

Hélas, nous assisterons bientôt au départ de tous ces pauvres Français auxquels nous nous étions si sincèrement attachés. Et avec eux finira nécessairement tout ce mouvement militaire, qui électrisa pendant plus d'un mois la ville de Lausanne et la place de la Palud en particulier.

A mesure que nos soldats s'en iront, que nos officiers quitteront leur poste pour rentrer dans leurs foyers, nous n'aurons plus qu'à chanter tristement avec Béranger :

Encore une étoile qui file,
Qui file, file et disparaît !...

On se réveillera.

Tel est le titre d'un chapitre du fameux pamphlet publié par Victor Hugo après le coup d'état du 2 décembre 1852. On se rappelle que quand ce livre tomba pour la première fois entre les mains de Louis Bonaparte, il le jeta sur la table en disant à ses ministres : « Messieurs, voilà *Napoléon le petit*, par Victor Hugo le grand. »

Les lignes suivantes, tirées de ce volume, sont une véritable prédiction, faite vingt ans à l'avance, des événements auxquels nous venons d'assister. Elles tracent avec une vigueur de touche remarquable, le tableau de la décadence de l'empire.

Après avoir exposé les crimes du deux décembre, Victor Hugo s'écrie :

« Oui, on se réveillera ! »

Oui, on sortira de cette torpeur qui, pour un tel peuple est la honte; et quand la France sera réveillée, quand elle ouvrira les yeux, quand elle distinguera, quand elle verra ce qu'elle a devant elle et à côté d'elle, elle reculera, cette France, avec un frémissement terrible devant ce monstrueux forfait qui a osé l'épouser dans les ténèbres, et dont elle a partagé le lit.

Alors l'heure suprême sonnera.

Les sceptiques sourient et insistent; ils disent : — « N'espérez rien. Ce régime, selon vous, est la honte de la France. Soit, cette honte est cotée à la Bourse, n'espérez rien. Vous êtes des poètes et des rêveurs si vous espérez. Regardez donc : la tribune, la presse, l'intelligence, la parole, la pensée, tout ce

qui était la liberté a disparu. Hier cela remuait, cela s'agitait, cela vivait; aujourd'hui cela est pétrifié. Eh bien, on est content, on s'accommode de cette pétrification, on en tire parti, on y fait ses affaires, on vit là-dessus comme à l'ordinaire. La société continue, et force honnêtes gens trouvent les choses bien ainsi. Pourquoi voulez-vous que cette situation change? pourquoi voulez-vous que cette situation finisse? ne vous faites pas illusion, ceci est solide, ceci est stable, ceci est le présent et l'avenir. »

Nous sommes en Russie. La Néva est prise. On bâtit des maisons dessus; de lourds chariots lui marchent sur le dos. Ce n'est plus de l'eau, c'est de la roche. Les passants vont et viennent sur ce marbre qui a été un fleuve. On improvise une ville, on trace des rues, on ouvre des boutiques, on vend, on achète, on boit, on mange, on dort, on allume du feu sur cette eau. On peut tout se permettre. Ne craignez rien, faites ce qu'il vous plaira, riez, dansez, c'est plus solide que la terre ferme. Vraiment cela sonne sous les pieds comme du granit. Vive l'hiver, vive la glace! en voilà pour l'éternité. Et regardez le ciel, est-il jour? est-il nuit? Une lueur blafarde et blême se traîne sur la neige; on dirait que le soleil meurt.

Non, tu ne meurs pas, liberté! un de ces jours, au moment où l'on s'y attendra le moins, à l'heure même où on t'aura le plus profondément oubliée, tu te lèveras! — ô éblouissement! on verra tout à coup ta face d'astre sortir de terre et resplendir à l'horizon. Sur toute cette neige, sur toute cette glace, plaine dure et blanche, sur cette eau devenue bloc, sur tout cet infâme hiver tu lanceras ta flèche d'or, ton ardent et éclatant rayon! la lumière, la chaleur, la vie! — Et alors écoutez! entendez-vous ce bruit sourd? entendez-vous ce craquement profond et formidable? c'est la débâcle! c'est la Néva qui s'écroule! c'est le fleuve qui reprend son cours! c'est l'eau vivante, joyeuse et terrible qui soulève la glace hideuse et morte et qui la brise! — C'était du granit, disiez-vous; voyez, cela se fend comme une vitre! c'est la vérité qui revient, c'est le progrès qui recommence, c'est l'humanité qui se remet en marche et qui charrie, entraîne, arrache, emporte, heurte, mêle, écrase et noie dans ses flots, comme les pauvres misérables meubles d'une mesure, non-seulement l'empire tout neuf de Louis Bonaparte, mais toutes les constructions et toutes les œuvres de l'antique despotisme éternel!

Regardez passer tout cela. Cela disparaît à jamais. Vous ne le reverrez plus. Ce livre à demi submergé, c'est le vieux code d'iniquité! ce tréteau qui s'engloutit, c'est le trône! cet autre tréteau qui s'en va, c'est l'échafaud!

Et pour cet engloutissement immense, et pour cette réaction suprême de la vie sur la mort, qu'a-t-il fallu? Un de tes regards, ô soleil! un de tes rayons, ô liberté!

Notre adieu aux internés français.

Les 85,000 soldats français qui nous ont été octroyés par l'armée prussienne, malgré l'armistice